

Mimi Silvera

# Ghetto Paradis



Mise en page  
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

7, rue Yvan Audouard  
13200 Arles (France)  
Tel. +33 4 9091 3861  
[www.portaparolefrance.com](http://www.portaparolefrance.com)  
[info@portaparole.it](mailto:info@portaparole.it)

ISBN 978-2-37864-060-6

Première édition, octobre 2021

À ma fille Françoise qui a l'âge de dix ans m'a dit :  
« Mais... Maman, où sont les portes de la mer ? ».

Un

— Les mots ne nous ressemblent pas, disait Inje, le front appuyé contre la vitre de la grande baie.

Lui, dans la chambre à côté, préparait sa valise. L'avion décollait plus tôt ce jour-là, en raison des horaires d'été.

— Ils ne nous ressemblent pas, disait-elle encore... parce qu'ils ne savent pas la mort...

Lui se dépêchait. Dans sa course au temps, il était toujours le premier, celui qui devance pour anticiper, celui qui n'aime pas se laisser surprendre. Le tireur à l'arc, le soldat stoïcien, c'était encore lui, répondant toujours « présent ! » à un appel non encore formulé. C'était ainsi, et c'était une merveille.

Elle parlait encore.

— Les mots sont ailleurs, en dehors de l'histoire...

Il lui demandait ses projets pour la semaine en cours.

Elle répondait :

— Hier, il faisait beau, j'ai laissé la voiture au bord de la clairière et j'ai marché longtemps. À un moment, j'ai perçu des voix d'enfants et, plus loin en m'approchant, je les ai vus faisant cercle autour d'un chien mort. Deux autres enfants se sont approchés à leur tour, et le plus petit, hissé sur la pointe des pieds, tirait sur le cartable du frère et disait d'une voix basse : « Dis-moi, est-ce qu'il est

beau ? ». Et l'autre, plus vieux déjà, avec un haussement d'épaules : « Il est mort ! ».

Au bout d'un moment, Inje ajoutait :

— Alors, je suis repartie avec cette belle histoire pour toi.

Le silence à nouveau s'établissait et puis il demandait d'une voix abrupte :

— Et le Grec, que dit-on de lui, ici, à Las Vegas ?

— Qui ? Teo ? répondait-elle songeuse. C'est à Aile plutôt qu'il faut le demander.

Et ils riaient...

## Deux

Marta ne demande pas son chemin, elle le connaît. Le parcours est balisé. Elle gare sa voiture près du grand platane, la chaleur est déjà présente. Dans l'établissement blanc, elle écrit son nom et signe dans le grand registre ouvert, s'entend répéter comme pour la première fois, « deuxième étage, fond du couloir gauche, dernière porte droite ».

Maintenant, plus sûre, elle ne heurte plus la porte vitrée du couloir. La pastille rouge ne se dérobe plus à sa vue ; au contraire, elle ne voit plus qu'elle, cette pastille ridicule, hypertrophiée. Et c'est encore le même éclat de rire strident qui revient, celui de la première fois, celui qui avait résonné lors du choc de la pastille rouge contre son nez.

Et la même question, toujours présente :

— Qui avait ri d'elle ? Ce rire bizarre avait troué l'air et criblé son corps de balles.

Les deux religieuses l'avaient longuement fixée en dialoguant à voix basse, le vieil homme s'était retourné au bruit du choc. Et si c'était seulement une part d'elle-même qui avait ricané de sa souffrance et voulu la discréditer ? Oui, maintenant, elle en était sûre ! Il s'agissait bien de la discréditer, elle, Marta, Marta dans cet établissement blanc, Marta en marche dans le couloir, Marta navigateur au-dessus de tout soupçon.

Elle songe à cette dernière hypothèse et son humeur n'est déjà plus la même quand elle frappe doucement à la porte et franchit le seuil de la petite salle.

L'homme est en face d'elle. Elle ne voit d'abord que les mains agrippées aux barreaux. Elle embrasse une main, puis l'autre, et après chaque doigt. Il ne bouge pas, et regarde un point qu'il va chercher loin au-dessus de sa tête.

— C'est sa pastille invisible, se dit Marta, celle qui ne le fait ni rire ni pleurer.

Puis, elle songe à la couleur de cette pastille. Elle n'arrive pas à l'imaginer. De quel pourpre ou écarlate l'a-t-elle maculé pour l'empêcher ainsi d'entendre battre ses artères et devenir sourd à toute musique de ses gestes ? Par quelle chimie diabolique a-t-il été dépossédé de sa machine à rêves ?

Avec sa joue, elle lui caresse les mains toujours rigides et fermées. Elle ressent maintenant cette présence de l'autre, grande, immense... malgré l'étrangeté... à cause d'elle. Aucun mot échangé, aucun son ne jaillit de nulle part, le temps s'est dérobé.

Marta tente encore une fois de dégager les mains des barreaux, essaye de capter le regard de l'homme, en vain. La pastille invisible garde son mystère et Marta s'inclinant devant l'énigme se relève et quitte la salle, sans se retourner.

## Trois

À midi tapant, le store grinçant du Café Vert, se déroule lentement au-dessus de quelques tables éparses.

C'est José, le serveur et propriétaire du café, qui lève la tête vers le soleil au zénith, inspecte les alentours comme une patrouille aux aguets et, dans un geste cérémonieux, déroule le store aux superbes couleurs fanées. Les sièges sont brûlants, rôtis par le soleil depuis de longues heures. Mais à quoi bon changer quoi que ce soit à ce rituel ? Aucun voyageur ne risque de s'égarer par ici, et les habitués ont leur timing, c'est la coutume.

Ils arrivent presque en même temps, l'un après l'autre. Chacun prend sa place et José apporte les bières, sans attendre les commandes.

D'où partira le signal de départ ? C'est le révérend père Quest qui tire sur sa pipe et commente l'événement.

— Quand a-t-on entendu parler du Grec pour la première fois, et par qui ?

Chacun plonge dans le regard de l'autre dans un silence embarrassé.

M. Bill descend dans l'arène avec un certain courage.

— Il y a eu ce coup de fil du pompiste qui m'a prévenu de la présence du Grec. Sa voiture est en panne, il cherche



une chambre pour la nuit. Personne ne peut l'accompagner en ville : l'orage gronde et le vent souffle par rafales.

M. Bill lui propose de le loger avec la dame qui l'accompagne dans une chambre d'hôtes des environs.

— La bonne nouvelle, persifla quelqu'un.

— Comment faire autrement ? Le lendemain, le Grec part chercher un journal, revient prendre sa valise et puis brusquement me demanda : « Y a-t-il une maison à vendre dans le coin ? ». Je lui dis qu'ici rien ne se vend ni ne s'achète, et cela, depuis des lustres.

Il a l'air déçu.

Alors, je lui parle de la maison de madame Alone. Elle est en mauvais état : fermée depuis longtemps.

Il dit :

— Allons-y !

— Tu as flairé la bonne affaire, dit encore la voix railleuse.

— Je pense que je perds mon temps avec ce type, débarqué de nulle part, un soir d'orage, décidé maintenant à élire domicile chez nous.

— Personne n'est entré dans cette maison depuis plus de cinq ans, sauf les fantômes, lui dis-je.

Il ne répond pas. Sur la maison, il n'a posé aucune question, ni avant ni après. Seuls, les trois cyprès groupés à gauche de l'entrée ont eu l'air de l'intéresser.

— Tu as quand même fait une bonne affaire, dit encore quelqu'un.

J'y croyais de moins en moins, jusqu'au moment où il s'est arrêté devant le numéro effacé de la plaque rouillée et où, avec son ongle, il a commencé à dégager la poussière.

— C'est bien cinq et zéro que vous lisez comme moi ?

— Oui, Monsieur, cinquante, c'est le numéro cinquante. Alors, il s'est assis sur un tas de pierres et, au milieu de ce terrain en friche, s'est retourné vers la dame.

— C'est ici que j'aimerais vivre et mourir.

— Cette fois, tu as compris que l'affaire était définitivement dans le sac, reprit la voix.

— Pas encore, il n'avait jamais demandé le prix de cette maison... plus tard, seulement, Marta, le chéquier en main.

— Plus tard, poursuit Pavel silencieux jusqu'alors, j'ai su par le pompiste que, sorti de la voiture en panne, cet homme lui était apparu trempé jusqu'aux os et lui avait dit brusquement : « Où sommes-nous ici ? ». Et à la réponse : « Ici, c'est Las Vegas ». Il avait souri même si ce n'était que le lieudit d'un hameau perdu à douze kilomètres du centre d'une petite ville, qui, elle non plus, n'avait rien à voir avec l'originale.

À ce moment du récit, et à l'évocation de Las Vegas, ils hochèrent tous la tête, comme pour confirmer les dires de Pavel.

Le silence était maintenant devenu total.

Seule avait retenti la voix stridente du coucou suisse de José, oublié par un touriste belge égaré dans le coin.

— Coucou ! Coucou !

Les volets du premier étage étaient grands ouverts. Il était une heure tapante.

Voilà ce que la population de Las Vegas avait pu lire dans le journal local, au lendemain d'une nuit d'orage, qui avait fait beaucoup de dégâts.

Une société, la Dolly's Corporation, informait les lecteurs de la possibilité d'acquérir une poupée munie d'un authentique certificat d'adoption. Pas d'acte d'achat, seul un serment d'adoption, le choix d'un prénom pour établir l'état civil suffisaient, et un an après, on recevait la carte de son premier anniversaire. Chaque poupée était garantie cousue main et de fabrication unique.

« Faites de votre désir une réalité », concluait la Dolly's Corporation.

**SERMENT D'ADOPTION**

Je certifie que j'adopte ma poupée et que je vais l'aimer et la protéger.

Je promets de m'occuper d'elle, d'être très tendre avec elle et de lui garder pour toujours une grande place dans mon cœur.

J'ai décidé d'appeler ma poupée .....

Je m'appelle .....

J'ai ..... ans

J'habite .....

C'est là que ma poupée habitera, avec moi.

Signature

Signature du témoin

.....

Date .....

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
**Vendredi 8 octobre 2021**

Impression  
Geca / Industrie Grafiche  
San Giuliano Milanese (MI)